

Commémoration du 25 novembre 1943

"Nous voici réunis cette année encore pour commémorer cette journée du 25 novembre 1943 et la rafle conduite contre les bâtiments universitaires de Clermont-Ferrand et l'Université alsacienne qui s'y était réfugiée.

Je ne rappellerai que brièvement le contexte.

Lors de l'évacuation de Strasbourg, en 1939, l'Université s'était repliée à Clermont-Ferrand, où le site, récemment construit, était suffisamment spacieux pour l'accueillir.

Elle s'y est maintenue après la signature de l'armistice.

Cette présence devint critique lorsque, le 11 novembre 1943, les forces allemandes envahirent et occupèrent la zone libre.

Des incidents et des dénonciations firent que, le 25 novembre, les forces d'occupation franchirent les portes de l'Université. Le reste est bien connu.

Si cet épisode du 25 novembre 1943 à Clermont-Ferrand nous rassemble encore aujourd'hui, si parmi les événements douloureux de ces années qui en comptent tant, celui-ci surgit si fortement au sein de la mémoire collective, c'est que sa signification est exemplaire, son écho symbolique.

Des faits comme ceux-ci viennent utilement nous rappeler que la tentation de l'oppression est fréquente, que la fragilité guette les sociétés humaines même celles qui pourraient apparaître comme les mieux protégées.

Aussi le combat est-il toujours à recommencer.

Un combat pour la liberté d'expression et la libre recherche de la connaissance, pour la tolérance et le respect de tous, au-delà des différences religieuses ou ethniques. Ce combat constitue un plaidoyer pour la liberté de l'esprit ; quelque chose d'extrêmement précieux et au fond, de toujours- plus ou moins- menacé.

En relisant le récit des événements, l'on perçoit parfaitement la nature de l'obstination, de l'acharnement des hommes de la gestapo : ils veulent pourchasser, traquer les résistants potentiels, les juifs, des alsaciens - lorrains mais aussi, très profondément, ce qu'ils ne peuvent tolérer, c'est une certaine forme de liberté de l'esprit. L'université alsacienne était un scandale qui, en tant que tel, constituait une menace, parce que sa présence signifiait certes la continuité du lien avec la France mais aussi la manifestation d'une activité intellectuelle libre et non asservie aux dogmes nazis, par ce qu'elle était en soi, par le seul fait d'exister, un acte de résistance.

Des événements comme celui-ci, c'est la raison d'être de notre présence ici, c'est la raison d'être de toute commémoration, nous incitent à la vigilance, à la défense d'un certain nombre de valeurs constitutives de notre civilisation, qui en garantissent la fécondité, la raison et le plaisir de vivre.

Nous devons y puiser un élément de confiance : la force brutale trouve un obstacle puissant dans le sentiment de dignité et de fierté, celui, par exemple, de ce professeur qui perd la vie parce qu'il tente désespérément de s'opposer à l'intrusion et à la perquisition.

L'on ne peut pas être insensible à ces événements, parce qu'ils portent témoignage de la complexité de l'histoire alsacienne, de l'attachement de cette région à la France, en même temps qu'ils affirment la liberté de l'esprit, la volonté d'affirmer le libre exercice de l'activité intellectuelle, sans laquelle tout effort vers la culture serait vain, et tout enseignement ne serait qu'une lente et laborieuse préparation au dogmatisme.

L'on ne peut y être insensible dans la mesure où cet épisode s'inscrit dans une longue tradition d'humanisme, de défense de ses valeurs, si intimement lié à l'histoire et à la tradition alsaciennes.

L'on y retrouve quelque chose d'essentiel, la fidélité à son histoire, la fierté d'être soi, la volonté de persévérer dans son être, si profonde dans cette région. Mais une fidélité qui n'est pas une clôture sur soi, un enfermement, mais au contraire l'affirmation d'une volonté qui, contrairement à l'idéologie nazi, participe de l'universel, embrasse et reconnaît, au-delà des particularismes et des diversités, l'unité de la condition humaine, et qui nous ramène aux sources-mêmes même de l'humanisme.

En ce moment même, l'université de Clermont-Ferrand commémore également l'épisode tragique du 25 novembre 1943 et se souvient du lien indéfectible qui l'unit aux universités de Strasbourg. Non loin d'ici, cette mémoire a été gravée dans la pierre. Le 30 juin 1983, un arrêté du maire de Strasbourg, Marcel Rudloff, a rebaptisé le pont de l'Université : il est alors devenu le « pont d'Auvergne »."

Claire LOVISI

Recteur d'académie

Chancelier des universités d'Alsace